

XYZ. La revue de la nouvelle



La balade

Réal Bilodeau

Numéro 39, automne 1994

Cas limite

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4302ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bilodeau, R. (1994). La balade. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (39), 23–26.

LA BALADE

RÉAL BILODEAU

Et je roule, roulerai, dans la nuit,
en chantant ces jolies mélodies.
Robert Charlebois, *Les ailes d'un ange*

Nous n'avions jamais eu de voiture. Nous n'étions pas d'accord avec l'idée; la pollution et tous les embarras qui viennent avec cette encombrante possession. Et puis, c'est sans parler du coût d'une voiture neuve. Non. De toute façon, le transport en commun nous suffisait amplement. Finalement, c'est sur un coup de tête qu'on a décidé de l'acheter. On venait d'aller faire un voyage aux États-Unis avec une auto louée. C'est en revenant chez nous à pied du centre de location automobile qu'on s'est dit: « On aurait peut-être les moyens de s'en acheter une usagée? »

Les recherches ont duré une semaine. Notre choix s'est arrêté sur une américaine. Elle était blanche. Petite, elle ne consommait pas beaucoup. L'automobile idéale pour notre budget.

Les premiers jours, on a fait comme si rien n'avait changé. Et c'était vrai; la seule différence, somme toute, était que, désormais, nous nous déplaçions en voiture plutôt qu'en autobus et en métro. Rien de bien extraordinaire. Pas de quoi s'énerver.

Toutefois, imperceptiblement, nos déplacements, jusque-là plutôt rares, devenaient de plus en plus fréquents, et toutes les raisons étaient bonnes pour mettre la clef au démarreur: « On pourrait aller voir Roger qu'on n'a pas vu depuis longtemps! » « Oui! et ta tante Rita qui habite à la campagne! Mon dieu, ça doit bien faire trois ans qu'on l'a pas vue! Et, oh chérie! pourquoi pas un voyage dans l'Ouest l'été prochain? On pourrait enfin voir nos belles Rocheuses! Oui! Oui!» Et de point d'exclamation en point d'exclamation, nous passions de plus en plus de temps conforta-

blement calés sur les banquettes de notre auto à dévaler et avaler les kilomètres, tantôt sur les routes du Québec, tantôt à l'extérieur des frontières, toujours contents, toujours souriants. La vie, pour nous, commençait à prendre des couleurs d'asphalte jusque-là insoupçonnées.

C'est Carole, la première, qui a perdu son emploi. Devant ses absences répétées, son patron se trouvait, disait-il, dans l'obligation de lui trouver une remplaçante. Il ne voulait pas comprendre que, pour elle, prendre la route était devenu un besoin dont elle pouvait de moins en moins se passer. Il ignorait la griserie qui s'empare du corps et de l'esprit, en communion parfaite avec des pneus biens alignés et une route sans défaut, lorsque la voiture transmet son vrombissement à chacune des parcelles de l'être.

Tout compte fait, ç'a été une bonne chose que Carole perde son emploi. Dorénavant, elle pourrait m'accompagner partout où j'irais. Côté travail, je dois dire que j'ai été plus chanceux qu'elle. Étant donné que je travaillais pour une maison qui avait une division des ventes sur la route, mon patron, voyant que je m'absentais de plus en plus souvent parce que j'aimais être en voiture, m'a muté à un poste de commis voyageur. Je m'y suis tout de suite plu. Malheureusement, il me fallait souvent quitter la voiture pour aller, soit chercher du matériel à l'entrepôt, soit négocier une vente avec un client. Bref, à la longue, je trouvais que je perdais un temps précieux que j'aurais pu consacrer exclusivement à sillonner les routes au volant de notre voiture. Finalement, j'ai décidé de laisser mon emploi pour appartenir exclusivement à mes deux seules vraies amours : ma femme et notre voiture.

Tant que nous avons pu la faire rouler, notre bonheur a été parfait. Seulement voilà, n'ayant plus d'emploi ni l'un ni l'autre, nous en sommes venus à manquer d'argent. D'un commun accord spontané, nous avons vendu la maison, qu'on venait juste de finir de payer. Cela nous a permis de vivre à l'aise durant deux ans sans presque sortir de la voiture. Pour ce qui était du sommeil, aucun problème, les banquettes s'inclinant, nous arrivions très bien à dormir dans l'auto. Quant à la nourriture, je ne crois pas qu'il y ait

eu beaucoup de restaurants offrant le service à l'auto qui ne se soient, à un moment ou un autre, retrouvés sur notre chemin. Pour les réparations et vérifications routinières, telles que changements d'huile ou de pneus, il y a bien eu quelques garagistes pour désapprouver le fait que nous restions à bord de la voiture quand celle-ci était soulevée par l'élévateur hydraulique, mais nous ne faisons pas trop de cas de leur contrariété.

Un jour qu'on revenait du Colorado, Carole a commencé à se plaindre de douleurs aux fesses ; des plaies s'étaient formées à cause de la constante position assise. Elle ne voulait pas que je la conduise à l'hôpital ou dans une clinique. Elle m'a répondu avec tant d'amour et de détresse au fond des yeux qu'elle ne voulait sous aucun prétexte nous quitter, ni moi ni la voiture, que je n'ai pas insisté. Au reste, je la comprenais parfaitement bien, endurant moi-même, sans mot dire, d'intenses douleurs au dos depuis plus d'un an, et ce, afin de pouvoir goûter chaque minute de notre vie nomade.

Carole est morte par un bel après-midi de printemps. Nous nous trouvions près du Mexique en direction du Sud. Le soleil pointait haut dans le ciel et chauffait la carcasse de la voiture. Nous étions vraiment bien ; si on avait eu plus de nourriture, c'est sûr, Carole aurait pu voir la fin de cette merveilleuse journée. Comme notre réserve de fonds était presque épuisée, nous avons décidé de garder, désormais, tout l'argent pour les besoins exclusifs de la voiture ; elle nous apportait tant de bonheur.

Nous voilà arrivés à la fin du périple, du moins temporairement. Nous n'avons plus un sous et notre automobile aurait besoin de réparations majeures que nous ne pouvons nous offrir. Tantôt, je l'ai menée, avec le corps de ma douce aimée, à l'ultime destination, comme convenu. Installé confortablement sur mon siège, j'ai entouré de mon bras ce qui restait de celle qui a été ma femme, et, ainsi blotti contre elle, je me suis endormi en me remémorant les instants de notre vie passée ensemble, tous les trois.

Demain au petit jour, l'employé de service actionnera les leviers de commandes de l'aimant qui nous déposera dans

l'immense broyeuse d'où, une fois ressortis, nous ne formerons plus qu'un seul et unique bloc compressé qui sera ensuite envoyé dans une usine où il sera fondu au milieu d'autres blocs semblables. Et là, dans la chaleur élevée des hauts fourneaux, toutes nos particules de chair et de métal, d'huile et de sang mêlées, fusionnées dans ce creuset initiatique, reviendront à la vie sous les apparences variées de voitures neuves, rutilantes et voraces, prêtes à reprendre la route pour une dizaine d'années encore, chargées à chaque fois d'un peu plus de nous-mêmes...

XYZ